

C'était bien triste de voir ces belles boiseries sauter en éclats, mais je m'en consolais aisément, en songeant à la nécessité de sortir de là, avant d'être asphyxiés par le gaz et l'eau.

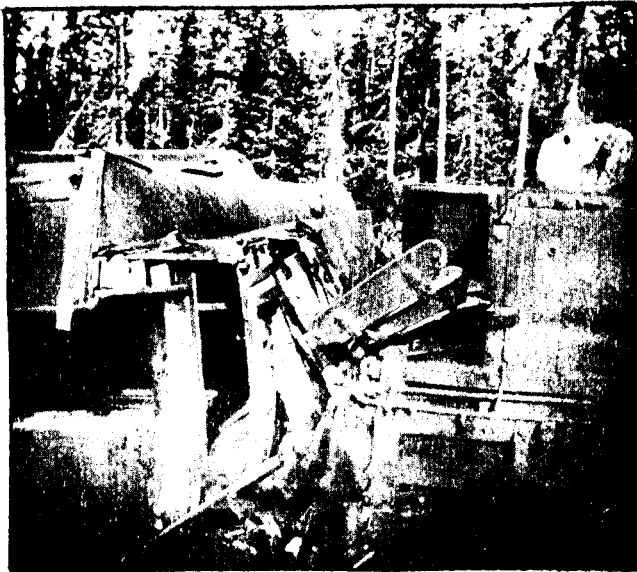
En mettant le nez dehors, le cœur me descendit dans le ventre, à la vue du magnifique naufrage auquel nous venions de prendre part. Et sans une égratignure pour personne, comme me le disait froidement notre calme et digne porter nègre, dont j'ai grandement admiré le sang-froid en cette circonstance.

Sur la voie, la vue d'ensemble était splendide. Un jeune Américain entreprenant avait avec lui un *kodak* et il prit des vues que je livre ici à mon magazine, pour que mes lecteurs puissent partager mes émotions en imagination.

Tout mon monde était en proie à une sincère irritation contre nos voies ferrées, la bonne impression de la veille étant complètement disparue. En effet, il faut s'avouer que c'était là une séduisante expérience pour ma femme, qui est européenne, et mes enfants, qui sont algériens, à leur arrivée, la première fois, en Amérique, pays du papa et du mari.

J'avais des arguments chauds et éloquents pour leur prouver que pareille chose n'était pas de tous les jours. Ils me parurent alors à demi-convaincus, et, depuis leur arrivée à Montréal, ils deviennent sombres chaque fois qu'un sifflet de locomotive se fait entendre.

*
* *



Notre saut avait lieu à 4.45 hrs du matin, et il était 8 hrs quand on réussit à nous sortir des débris.

Le train, très lourd, se composait de huit voitures, y compris la locomotive.

Le mécanicien se méfiait du *Bog-Lake*, — théâtre de notre culbute — et marchait à toute petite vitesse. La machine, le wagon à bagage,

le fumoir passèrent sans encombre, mais la quatrième voiture, qui précédait la nôtre, sortit du devoir, en piquant une tête en bas d'un remblai de quinze pieds, dans un marais, garni, de ci de là, de trous de dix pieds de profondeur et de petites rivières, où la truite abonde, — il en sautait